

Actualité de la philosophie du langage d'A.F. Losev

FUMIKAZU OSUKA

Le système remarquable qu'a développé A.F. Losev dans son ouvrage *Filosofija imeni* [La Philosophie du Nom] (1927)¹ en philosophie du langage, s'est formé dans le contexte des avancées philosophiques réalisées en Russie et en Europe au milieu des années 1920. Losev a tenté de définir la structure du mot dans la « parole vivante » en appliquant une méthode phénoménologique et dialectique. Si de prime abord, ses conceptions semblent se démarquer nettement des courants principaux de la philosophie du langage du début du XX^e siècle, et en particulier de la philosophie analytique, nous pouvons trouver, malgré leurs apparentes dissemblances, des conclusions analogues concernant les questions générales. La singularité de la conception de Losev réside dans le fait qu'il a défini de manière logique la structure « objective » du mot, se démarquant ainsi de la conception répandue selon laquelle le sujet humain régit des signes pour exprimer sa pensée.

1. A.F. Losev, « *Filosofija imeni* » [La Philosophie du nom], *Bytie Imja Kosmos* [Être Nom Cosmos], M., Mysl', 1993.

Dans cet article, nous nous pencherons sur l'actualité de la philosophie du langage de Losev à la lumière de notre activité langagière vivante. J'entreprendrai ainsi une comparaison des conceptions de Losev avec certaines doctrines de la philosophie analytique afin de déterminer leur portée actuelle. Celles-ci sont, en effet, largement reconnues comme des avancées majeures dans le domaine de la philosophie du langage, et notre comparaison permettra de mettre en évidence la possibilité d'un développement ultérieur des conceptions loséviennes.

1. La structure objective du mot chez Losev

Losev a placé le mot au centre de ses recherches, interprétant tout le reste comme des éléments constitutifs de celui-ci. Par « structure objective » du mot, il faut comprendre une « focalisation sur le mot », et par concept « subjectif » une « focalisation sur le locuteur », soit le schéma suivant : « sujet parlant – mot – objet exprimé par le mot ». Dans ce schéma, c'est le locuteur qui constitue le point de départ et, comme nous verrons plus loin, c'est l'adéquation entre le contenu du discours chez le sujet parlant et l'objet correspondant qui suscite le questionnement.

Toutefois, chez Losev, dans la conception « objective » du mot, le schéma se trouve actualisé à sa base. La conception du mot chez le sujet parlant devient un élément constitutif du noème, tandis que l'objet exprimé par le mot, ou plus exactement l'objectivité conçue par le mot fait son apparition dans l'idée comme dans l'« arène de la rencontre entre la conception adéquate et l'adéquatement conçu² ». D'où la proposition du schéma suivant dans « La Philosophie du Nom » : - 1) L'« enveloppe du son »³, autrement dit le phonème, et la couche supérieure de sens du mot, - 2) le sémème (l'éthymon, le morphème, le syntagme, le poième), puis la sphère de la « vie interne du mot » - 3) le noème et 4) l'idée⁴.

Ce schéma, qui constitue une partie du système synthétique développé par Losev, trouve son origine chez les linguistes russes tels qu'A. Potebnia et P. Florenski, dans la phénoménologie de Husserl et l'idéalisme néoplatonicien. Qui plus est, il est étroitement lié à la conception dialectique de l'« être-autre », ou du « méon » en ce qui concerne la manifestation de l'essence objective dans le mot, à la conception de l'« énergème » et de l'« énergie », à la théorie portant

2. *Op. cit.*, p. 645.

3. *Ibid.*, p. 631.

4. *Ibid.*, chapitres 1-4.

sur l'« autoconscience » de l'essence objective, autrement dit sur l'« intelligence », et à la pensée portant sur l'« eidos » comme essence manifestée de l'objet et de divers « logoi ». Losev a réuni tous ces éléments dans son système phénoménologique et dialectique.

La conception de la structure du mot évoquée ci-dessus, allant du phonème à l'idée, peut être facilement comprise par un large public, dans la mesure où elle constitue une théorie relativement simple au regard de notre activité linguistique réelle. Cependant, d'autres conceptions, notamment celles portant sur l'« énergème » et l'« énergie », peuvent donner l'impression qu'elles ont pour origine des réflexions théologiques sans rapport avec les propriétés du mot ou du langage. En réalité, ces conceptions sont étroitement liées à la nature de celles-ci. C'est cette découverte qui constitue l'originalité de la théorie de Losev.

2. Le subjectivisme de la philosophie analytique

Penchons-nous à présent sur la « conception subjective » dans la philosophie analytique. L'un des fondateurs de la philosophie analytique au XX^e siècle, Gottlob Frege, a analysé dans son article « Sens et signification » (1892) la question de l'identité des référents de différents noms propres, tels que « l'étoile du matin », et « l'étoile du soir »⁵. Il a montré que le fait de découvrir une identité à des objets différemment dénommés signifie l'accession à une nouvelle connaissance. Comparons par exemple la proposition « Alexandre est Alexandre » avec la proposition « Fedor Kouzmitch est Alexandre premier ». La première est « signifiée *a priori* » et n'indique rien de nouveau, tandis que la seconde, si elle est démontrée par de nouveaux articles historiques, « élargit considérablement notre connaissance », et obligera alors à réécrire les manuels d'histoire russe. Frege a ainsi établi que le nom propre possédait un « sens » et une « signification ». Le « sens » est précisément son sens et la « signification » est équivalente au « référent ». Autrement dit, il propose une conception à trois niveaux : « mot – sens – signification (référent) ».

Cependant, Bertrand Russell a soulevé des objections à ce sujet, dans un article intitulé « De la dénotation (On denoting) » (1905). Il

5. G. Frege, « Smysl i značenie » [Sens et signification] (article en russe sur internet : <http://www.philosophy.ru/library/frege/02.html>) ; en français : in *Écrits logiques et philosophiques* (p. 102–126), Paris, Seuil, 1971. en allemand : « Über Sinn und Bedeutung ». *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, NF 100, 1892.

a d'abord soutenu la conception de Frege, avant de réviser son opinion. En effet, une difficulté se présente « quand nous adoptons l'idée que les expressions dénotantes expriment le sens et dénotent une signification [réfèrent – auteur], et que la signification est nettement absente⁶ ». Du point de vue de Russell, il s'agit tout simplement d'une contradiction, car le mot ou la phrase doivent dénoter leur signification, mais dans le cas donné cette signification n'existe pas.

Par ailleurs, il semble que, pour lui, le problème le plus important se présente dans le cas où, par exemple, l'expression « le sens de l'étoile du matin » devient d'une certaine façon autoréférente. Quand « l'étoile du matin » possède à la fois un sens et un réfèrent, cette phrase doit alors alterner entre le sens correspondant et le réfèrent. Qu'exprime alors la phrase « le sens de l'étoile du matin » ? Elle doit être identifiée à la fois avec la phrase « le sens de l'étoile qui brille tôt le matin » et avec la phrase « le sens de Vénus »⁷. Il s'ensuit que « le sens de l'étoile du matin » indique dans la réalité « le sens du sens de l'étoile du matin » ou le « sens de la signification de l'étoile du matin », bien que, lorsque nous parlons ainsi, nous avons généralement à l'esprit précisément « le sens de l'étoile du matin ». Russell affirme ainsi que nous ne désignons pas toujours ce que nous avons à l'esprit, mais quelque chose d'autre.

De son point de vue, une confusion naît ici au sujet de la phrase « le sens de l'étoile du matin ». Voilà pourquoi il a rejeté la conception à trois niveaux et a proposé une théorie de la description dans laquelle les phrases dénotantes cèdent la place à des formules logiques. Dans sa conclusion, Russell déclarait que « dans chaque proposition que nous pouvons appréhender [...], tous les constituants sont des entités réelles [really entities, dans l'original anglais, O.F.], dont nous avons une connaissance directe⁸ ».

Il affirme ainsi que, dans sa théorie, la proposition possède directement une relation avec l'objet. Mais est-il possible de dire que

6. B. Russell, *On Denoting*, 1905 ; en français « De la dénotation », *Écrits de logique philosophique*, trad. J.-M. Roy, Paris, PUF, 1989, p. 208. (article disponible en russe sur internet : http://www.philosophy.ru/library/russell/denoting/denoting_r.html).

7. Il a proposé une méthode de distinction du sens et de la dénotation par le signe ' ' : par exemple, lorsque l'on rencontre C, nous évoquons sa *dénotation*, mais quand on rencontre 'C', c'est alors de son *sens* que nous parlons, mais cela ne nous permet pas pour autant de résoudre la principale difficulté.

8. B. Russell, *On Denoting*, *op. cit.*, p. 217.

chez Russell la conception à deux niveaux du « signe-référent » est fondée ? Probablement que non. Ayant exclu de la proposition les phrases dénotantes dans lesquelles l'objet n'est pas clairement indiqué, il a montré dans sa conception comment déterminer précisément la véracité logique de la proposition. Dans ce sens, Russell a résolu à sa manière le problème de Frege qui envisageait lui aussi la question de la véracité logique dans la proposition. Cependant, bien que, par la suite, la théorie de la description ou la théorie de la référence aient été développées par divers spécialistes de différentes façons, la philosophie analytique du langage n'a toujours pas élucidé la nature du langage dans sa totalité. Ajoutons à cela qu'aucun système achevé n'a encore été créé sur la base de la conception à deux niveaux du mot.

3. Que montrent les conceptions de Losev ?

Observons à présent les conceptions de Losev. La conception à trois niveaux du mot de Frege divise les éléments sémantiques en deux : le sens et la signification. Frege présumait que nous avons la possibilité d'atteindre un nouveau savoir, et définissait donc le « sens » comme le contenu d'un objet, tel qu'il est compris à un moment donné, et la « signification » comme l'objet même, dont nous n'avons pas toujours entièrement la connaissance. Dans la mesure où Frege distinguait la compréhension de l'objet de l'objet même, nous pouvons mettre en avant la similitude qu'elle présente avec la conception de Losev. Celui-ci les divisait clairement, mais, au-delà de cela, il a montré qu'il fallait aussi distinguer plus nettement la compréhension de l'objet. En effet, dans la notion de « sens », telle qu'elle est pensée par Frege, la distinction entre la compréhension proprement subjective du mot d'un locuteur donné et la compréhension intersubjective générale, est absente. Cela signifie-t-il qu'involontairement, il prendrait position en faveur des positions du sujet parlant et ne prendrait pas en compte le sens intersubjectif du mot ? Dans la théorie de Losev, la compréhension proprement subjective, la nuance du mot se révèle dans l'« unité symbolique du sémème », tandis que la compréhension intersubjective générale du mot est contenue dans la couche noématique. Comme nous le verrons plus loin, cette distinction a son importance lorsque l'on analyse l'activité langagière usuelle.

Dans le système de Losev, on trouve, au niveau du mot, un autre type de compréhension. Il écrivait :

Nous trouvons une chose objective avec laquelle notre mot se trouve en rapport. Qu'est-ce que cette chose ? Nous disons : elle est cela et uniquement cela. En la prononçant, nous avons immédiatement fixé non pas une chose objective, mais son *essence matérielle, sa compréhension*. Qu'est-ce que l'essence objective de la chose ? C'est cet intégral et isolé que nous avons perçu comme caractéristique dans la chose, et que nous avons saisi en elle. [...] L'essence objective, ou l'eidos conscientisé, comme nous l'appelons, ne peut être seulement distinct de l'essence même, de façon à ce que la simple distinction sépare complètement l'eidos de la chose et l'empêche d'être l'eidos de cette chose précisément. Par conséquent, l'eidos et la chose sont identiques entre eux⁹.

Il est évident que dans la conception de la chose objective, il y a bien entendu non pas la connaissance intégrale de l'objet même, mais la compréhension de la chose qui nous est accessible, et c'est pourquoi, en lien avec la notion d'« eidos », il a placé dans l'essence objective du mot l'« élément apophatique » qui désigne un « certain x non éclairci », « non manifesté » dans l'eidos¹⁰. Cependant, dans l'eidos manifesté, exprimé, nous pouvons avoir telle ou telle connaissance de la chose. Par ailleurs, l'accession à une nouvelle connaissance se reflète dans l'enrichissement de l'eidos. Qui plus est, l'« apophatisme » signifie qu'il existe une zone que nous ne connaissons pas immédiatement, mais il ne s'agit aucunement d'« agnoticisme ». Se fondant sur la théorie de l'« énergie », Losev affirme que

L'eidos manifesté et exprimé est le même que l'eidos non manifesté et s'avère distinct de celui-ci¹¹.

C'est pourquoi on ne peut résoudre la question suivante que de la façon suivante :

S'ils ne sont pas distincts entre eux, comment peut-on dire qu'un eidos s'est manifesté sous l'aspect de l'autre ? S'ils ne sont pas identiques, comment peut-on dire que c'est le même eidos qui se présente dans la manifestation¹² ?

C'est la raison pour laquelle Losev a adopté la conception orthodoxe de l'« énergie », ou plus exactement, la théorie onomatodexe de l'incarnation de l'essence dans le mot, affirmant que l'« idée »

9. *Filosofija imeni* [La Philosophie du nom], *op. cit.*, p. 752-753.

10. *Ibid.*, p. 695.

11. *Ibid.*, p. 685.

12. *Ibid.*

dans le mot est un « lieu où l'essence objective en tant que telle s'incarne dans le concret du mot hic et nunc¹³ ».

Ainsi, le schéma losévien présente également une conception complexe à trois niveaux de l'objet ; le sujet parlant – la conception subjective-intersubjective de l'objet – l'eidos (manifesté et non manifesté). En prenant en compte le point de vue gnoséologique kantien, Losev a développé une théorie phénoménologique de l'eidos à l'aide de la conception onomatodexe.

Analysons à présent la théorie de Russell à partir de ces positions. Bien qu'en apparence, elle se distingue fortement de celle de Losev, il semble que nous puissions trouver des orientations semblables. La théorie de la description de Russell a pour orientation principale la description de la structure logique précise de l'objet, ou de l'évènement objectif. Bien que la distinction entre les théories subjective et intersubjective du sens du mot soit également absente ici, la description logique précise correspond, à mon avis, chez Losev, à un certain « logos ». Par exemple, Losev écrit que :

La logique formelle a son fondement dans l'entité matérielle en tant que telle

et il fait remarquer, en même temps, que :

Quelques parties que contienne l'eidos, il y a, en elle, comme nous l'avons dit, un élément d'unité absolue qui est « supérieur » à l'entité même. Dans le logos, il n'y a pas ce genre d'unification ; toute sa signification réside dans le fait d'énumérer en ordre et de façon isolée ce qui est cumulé et donné comme un organisme unique dans l'eidos¹⁴.

Losev avait, semble-t-il, clairement compris non seulement la conception de la logique formelle, mais également ses limites : si elle peut proposer une formule logique stricte pour le contenu sémantique du mot et de la phrase, elle ne peut saisir l'eidos dans son intégralité, de la même façon qu'elle ne peut différencier son image intégrale. C'est pourquoi :

Pour la conscience « logique », autrement dit logico-formelle, l'intégralité eidétique se divise nécessairement en antinomies. Telles sont les antinomies de l'unicité absolue et de la multitude,

13. *Ibid.*, p. 647.

14. *Ibid.*, p. 703.

lorsque A est A, mais dans le même temps l'ensemble des autres B, C, D, E liés à ce A, l'éternité du sens, et de son mouvement, etc¹⁵.

Sous cet angle, toutes les choses existantes contiennent une certaine antinomie qui a pour origine la limitation de l'élément logique en vue de saisir la multiplicité de l'être. Mais outre cela, le mot (ou le nom) renferme en lui une contradiction suivant laquelle nous pouvons l'identifier avec l'objet, alors que l'objet même n'est pas complètement son nom. Comme nous l'avons déjà observé dans la théorie de la description de Russell, le nom et son sens, ou sa signification, ne peuvent être substitués l'un à l'autre. C'est pourquoi Losev a adopté la théorie de l'onomatodoxie en ce qui concerne le nom.

Outre la détermination logique du sens, Losev, reconnaissant l'acceptation de l'eidos comme essence objective, a proposé deux voies pour la compréhension de l'objet par l'intermédiaire du mot. Et c'est en cela que consiste la singularité de son système, à la différence de l'école analytique qui se penche principalement sur les questions logiques et mathématiques pour fonder une vision du monde scientifique « dure ».

4. La métaphysique est-elle nécessaire ?

Enfin, en guise de jugements auto-critiques de la philosophie analytique, observons « l'énigme des contextes d'opinions » de Kripke¹⁶ qui met en évidence une difficulté rencontrée dans la théorie de la description de l'égalité des noms propres. Dans cet article, Kripke expose le cas suivant : Pierre, un Français, a entendu parler en France de la beauté de Londres. Il est d'accord avec la phrase « Londres est jolie ». Puis il est parti s'installer en Angleterre. Mais aucun de ses voisins ne connaît la langue française, et Pierre doit alors apprendre l'anglais via la « méthode directe », sans utiliser aucune traduction de l'anglais au français. Il vit dans un « quartier mal famé » de Londres, et c'est pourquoi il est d'accord avec la phrase « London is not pretty ». Cependant, en cela, il ne sait pas que « Londres » en français est « London » en anglais. C'est pourquoi il est toujours d'accord avec la phrase « Londres est jo-

15. *Ibid.*, p. 724.

16. S.A. Kripke, « L'énigme des contextes d'opinion » (article en russe sur internet : http://www.gumer.info/bibliotek_Buks/Linguist/kripke/index.php) ; en anglais : S.A. Kripke, « A Puzzle about Belief » in A. Margalit (éd.) *Meaning and Use*, Dordrecht and Boston, Reidel, 1979.

lie ». Dans ce cas, Pierre a deux opinions : 1) Londres est jolie, et 2) Londres n'est pas jolie. Ses opinions sont-elles justes ou non ?

À première vue, l'énigme de Kripke est relativement saugrenue. Toutefois, tant que nous ne connaissons pas l'égalité entre les différents noms propres (par exemple « l'étoile du matin » et « l'étoile du soir »), nous pouvons avoir de tels avis contradictoires (« J'aime l'étoile du matin, mais je n'aime pas l'étoile du soir »). Le problème réside ici dans le fait que l'égalité des noms propres qui doivent avoir le même référent, est ici détruite. Kripke a ainsi montré qu'une énigme pouvait apparaître autour du référent et de la véracité d'une phrase prononcée par quelqu'un, et a exigé une explication logique à celle-ci. Cette énigme a reçu diverses explications dans la philosophie analytique du langage, mais elle est trop complexe d'un point de vue logique. En effet, ce problème relève de la croyance du locuteur, et celle-ci est difficile à exprimer dans des formules logiques.

Dans l'énigme de Kripke, on découvre les limites de la conception subjective de l'activité langagière. Si nous observons cela du point de vue commun, nous penserons alors probablement que Pierre ne comprend tout simplement pas correctement les mots « Londres » et « London ». Étant donné qu'il a deux compréhensions distinctes de Londres, il ne pense pas que ses opinions sont étranges. Mais bien entendu, pour les gens qui comprennent l'égalité entre « Londres » et « London », ses opinions sont tout simplement contradictoires. Cela signifie que cette énigme de Kripke représente une énigme pour ces gens, et non pas pour Pierre. En d'autres termes, les deux avis de Pierre présupposent des conditions précises, et en particulier, que les connaissances de Pierre se distinguent des autres, majoritaires. À la différence de la méconnaissance générale dans le passé de l'égalité entre « l'Etoile du matin » et « l'Etoile du soir », nombreux sont ceux qui connaissent de nos jours l'égalité entre « Londres » et « London ». C'est pourquoi nous percevons son étrange compréhension comme le résultat d'une erreur.

Il devient alors clair que dans ce cas, l'attention se porte principalement sur ce que veut signifier le locuteur en passant à côté de la conception intersubjective habituelle commune. En effet, cette dernière n'a aucun rapport avec la conception de Pierre. Or, on présuppose, dans les faits, l'absence de communication entre Pierre et les autres, qui possèdent la connaissance langagière usuelle. Cette contextualité agit comme une condition de fond pour la réalisation de l'énigme. Sur cette base, nous évaluons facilement l'opinion de

Pierre comme constituant le résultat d'un emploi incorrect de l'appellation de Londres.

Si l'on envisage notre activité langagière usuelle, la structure du sens du mot se trouve composée de plusieurs couches : la compréhension subjective et la compréhension intersubjective du sens du mot, et la compréhension de l'essence objective. Mais il faut encore ajouter autre chose. En effet, ces compréhensions requièrent toutes obligatoirement un sujet de la compréhension. Si aucun sujet n'existe, alors ces compréhensions disparaissent à leur tour, dans la mesure où il n'y a alors aucun fondement objectif pour saisir la dimension sémantique langagière. L'absence d'élément objectif dans la structure du mot constitue l'une des causes de l'énigme de Kripke. C'est pourquoi il convient de présupposer une dimension sémantique s'étendant jusqu'au locuteur et au sujet comprenant, analogue à la « langue » dans la conception linguistique de Saussure.

Je pense que le concept correspondant à cela, chez Losev, est le mythe. Il le définit comme l'une des « cinq formes de la réalité eidétique du nom¹⁷ », autrement dit comme une forme manifestée de l'eidos, ou de l'essence objectale. Le fait que l'élément mythique soit contenu dans le nom signifie que ce mot se présente comme une composante déterminée dans le monde mythique où les mots ne sont pas isolés, mais liés entre eux. Ces derniers possèdent un certain syntaxisme quand ils vivent dans le même monde sémantique. C'est en ce sens que nous pouvons assimiler le mythe de Losev à la « langue » de chez Saussure en tant qu'espace sémantique déterminé.

Il va de soi que cela ne signifie pas qu'une langue crée a priori un seul monde mythique. Dans l'ouvrage *Dialektika mifa* [La Dialectique du mythe] (1930), Losev a proposé la notion de « détachement ».

Le « détachement mythique » est tout simplement le *détachement de l'abstrait pur et de l'existence discrète*. Il représente la zone particulière dans laquelle s'immergent les notions abstraites afin de se transformer en choses vivantes de la perception vivante¹⁸.

Chez Losev, l'élément mythique est le principe de la manifestation de notre monde réel et de la réalisation du mot vivant. Dans *La Philosophie du nom*, Losev souligne que :

17. *Filosofija imeni* [La Philosophie du nom], *op. cit.*, p. 696.

18. A.F. Losev, *Dialektika mifa* [La Dialectique du mythe], M., Mysl', 2001, p. 94.

Le mythe est la manifestation la plus concrète et la plus réelle de l'essence, dépourvue de tout résidu et de toute réserve, quand elle se présente comme une réalité *vivante*¹⁹.

Il écrit plus loin :

Le mythe représente la détermination chosale de l'objet, analysée du point de vue de la compression de tout autre sens prenant son origine hors des frontières de cette détermination chosale donnée [...] *La mythologie est la science de l'être analysé du point de vue de la manifestation en lui de toutes les données sémantico-intelligibles possibles qui imprègnent et remplissent sa structure réelle*²⁰.

En d'autres termes, le mythe est la révélation involontaire de notre vision du monde explicite ou implicite, liée à notre vie langagière. Il représente également le processus dialectique de l'eidos dans le nom, auto-conscient dans l'être autre, y compris dans notre conscience. Dans le mythe, c'est comme si le nom se déployait par lui-même, en se liant à d'autres mots, et comme s'il nous apparaissait dans une dimension narrative. Ainsi, le monde langagier, sémantique, qui peut être aussi le monde parfaitement réel, produit le monde du mythe comme l'auto-apparition de l'eidos, autrement dit de l'essence objective.

La conception du mot à trois niveaux, comprenant la compréhension subjective du locuteur, le sens intersubjectif et le monde sémantique objectif, ou le mythe, est très présente chez Losev. Il nous semble qu'elle peut offrir une nouvelle perspective non seulement à la philosophie du langage, mais également à la linguistique. En lien avec cela, nous pourrions aussi nous demander si la philosophie du langage a besoin d'un système métaphysique concernant le monde ontologique objectif.

Université Nationale de Yokohama (Japon)

Traduction du russe par Marie Loisy et Maryse Dennes

19. *Filosofija imeni* [La Philosophie du nom], *op. cit.*, p. 771.

20. *Ibid.*, p. 774.